

Pourquoi des romans à contraintes ?

Une écriture à contraintes consiste, pour l'auteur, à s'imposer des règles qui excèdent sans les transgresser celles du langage.

Rien de neuf si on pense aux poètes ou aux textes cryptés. Des *versus intexti*, où le cryptogramme dessine ouvertement des figures emblématiques dans la page, se trouvent aussi dès l'époque romane.

La pratique est plus exceptionnelle, en revanche, dans les romans. *La Disparition*, de Georges Perec, est sans doute le seul exemple connu du grand public.

On peut s'en étonner en un temps où l'ordinateur devrait inciter à explorer et exploiter le langage. Il est vrai que le recours aux contraintes dans un roman, genre prosaïque et populaire par excellence, fait difficulté.

Si la règle est occultée, le roman ne sera pour le lecteur qu'une histoire de plus dans un style de plus, conforme ou non à ses attentes.

Si la règle est d'emblée révélée, sa lecture s'offrira comme celle de la poésie classique. Mais qui lirait aujourd'hui des poèmes de deux cents pages, soumis à des règles venues de nulle part, et d'autant plus arbitraires qu'elles ne sauraient se justifier par aucun souci de musicalité ?

Il arrive aussi que la règle, méconnue au départ, s'avère vite soupçonnable. Lorsqu'elle induit un style et un contenu si transgressifs de toutes les attentes lectorales que rien ne saurait les justifier qu'une nécessité occulte. Au pire, le roman tombera des mains. Au mieux le lecteur, en amateur du genre, ne s'emploiera plus qu'à y débusquer la règle qu'il soupçonne...

Dans tous les cas de figures, on pourra classer le roman à contraintes parmi cette littérature élitiste, sinon ésotérique, fort peu *romanesque*, et dont l'intérêt spécifique ne s'offrira guère qu'aux initiés.

Ajoutons à cela un handicap culturel.

Même si la notion de *Liberté* laisse dubitatifs les esprits un tant soit peu rationnels, force est d'admettre qu'elle fascine. *A fortiori* dans le domaine des arts où sa remise en cause relève du sacrilège. Revendiquer le recours à la contrainte dans ce contexte et soutenir, comme Queneau jadis, que celle-ci *libère*, passera vite pour pure provocation.

Pourquoi diable s'imposer des contraintes quand on écrit ? me demandait une auteure libérée lors d'un débat. *Il y en a déjà tant dans la vie !...*

Et pourtant...

Entre la règle affichée et la règle tue, entre le roman d'initiés et l'histoire de plus dans un style de plus, pourquoi n'y aurait-il pas *le roman d'initiation à la règle* ?

C'est que notre procédure occulte, si elle n'est pas draconienne, peut parfaitement induire des styles qui ne transgressent en rien les attentes lectorales. Et rien n'empêche notre auteur de l'appliquer aux conventions les plus efficacement palpitantes du roman d'énigme et d'intrigues le plus romanesque. Un polar, par exemple. A charge pour lui de conduire son lecteur non seulement à l'élucidation du mystère mis en place, mais à celle aussi, non moins nécessaire, du protocole d'écriture qui l'a induit.

Il suffira que le protocole ait réellement induit le mystère. En d'autres termes, que ceux-ci entretiennent depuis le début un lien de cause à effet suffisamment cohérent pour que leur élucidation simultanée ne soit pas aléatoire, et que la surprise d'une résolution formelle de la fiction ne paraisse pas aussi absurde que le *deus ex machina* des mauvais scénarios.

- *Caricature !* objecte l'auteure libérée. *Vous parlez d'un roman comme d'une mécanique bien huilée qui conduirait d'un mystère à sa résolution aussi logiquement qu'un raisonnement mathématique ! Où sont les émotions ! les sentiments ? les personnages de chair et de sang dont les passions engendrent le drame ?*

Si on admet que les personnages et leurs passions suscitent le drame, si l'auteur peut se laisser guider par eux jusqu'au dénouement, pourquoi ne pourrait-il pas partir du dénouement pour en induire le drame, puis, toujours à rebours, les personnages et leurs passions ?

- Pourquoi ?... Comment voudriez-vous qu'un dénouement aussi artificiel que les vôtres induise autre chose que des émotions et des passions artificielles ! Et d'autres psychologies que celles de pantins !...

Plus artificielles que celles dont Borges se moquait dans le roman russe, " où l'on se quitte à jamais par amour, et se suicide par excès de bonheur " ?

- Encore une caricature ! Et pour faire plus fort et plus vrai que les auteurs russes, doit-on supposer que votre machine à induire la vie décidera aussi de la couleur des yeux et des boutons du costume ?...

Elle aurait bien du mal, force est de l'admettre.

C'est qu'il existe contractuellement dans un roman mille détails arbitraires et modulables sans dommage pour l'intrigue. Comme un mobilier du récit que son architecture n'exige pas mais qui la rend habitable.

Quand bien même l'auteur, à l'instar de Breton et de Valéry devant leur *marquise*, éprouverait un scrupule de poète face à de telles chevilles, aucune hypothèse formelle ne saurait l'aider logiquement.

Mais analogiquement, peut être...

Si son hypothèse formelle concerne une lettre, par exemple, celle-ci ne saurait manquer d'avoir une forme... Si cette hypothèse induit un cryptogramme, il ne manquera pas non plus de métaphores pour faire écho tant au concept de cryptogramme qu'à son contenu.

- Et votre auteur de surdéterminer ainsi jusqu'au dernier meuble du texte, au point de ne plus laisser aucune liberté au lecteur qui voudra l'habiter !...

Mais aussi de lui proposer, s'il y est sensible, le rare plaisir de ces poèmes dont il semble qu'aucun mot puisse être changé... Le roman, de toutes façons, est vendu meublé.

Et ce n'est pas tout...

Le lecteur attentif aura noté qu'on est incidemment passé de la notion de contrainte - en art si péjorative - à celle d'*hypothèse d'écriture*. Ce n'est pas là une précaution de langage à l'adresse des auteurs libérés. C'est bien d'abord sous forme d'hypothèse que s'offre la contrainte.

On sait déjà qu'il en est de trop draconiennes pour induire des styles compatibles avec les attentes lectorales. Il en est d'autres dont l'auteur ne parviendra jamais à induire la moindre intrigue romanesque. D'autres encore qui le conduiront à des contradictions internes quasi insurmontables entre leur stricte application et les implications nécessaires de l'intrigue et du style qu'elles ont pourtant convoqués.

Il faudra dès lors changer d'hypothèse, à tout le moins l'amender. Ainsi font les chercheurs en laboratoire quand l'expérience en vient à la contredire.

Et cela autant de fois qu'il y aura blocage.

Cette dialectique de la régulation et du contenu n'aura bien sûr de cesse que lorsque les dernières contradictions internes se seront dissipées. Lorsqu'il y aura coïncidence optimale entre la forme et le fond, comme se l'enjoint la rhétorique la plus classique ou la plus intuitive...

- Mais pour quelles raisons voudriez-vous qu'un romancier s'impose pareil labeur, à une époque où cette distinction entre fond et forme est devenue absurde !

Absurde pour le lecteur, qui prétendrait induire ainsi ce que l'auteur a voulu dire d'autre que ce qu'il a formellement dit. Mais pas pour l'auteur.

A moins de postuler que son génial imaginaire s'exprime directement dans le vocabulaire et la syntaxe adéquats, force lui sera de commencer soit par l'idée informelle d'un contenu, soit par celle d'un principe formel qui n'en a pas encore.

- *Mais l'intérêt de partir du principe formel !?*

Si notre romancier a réellement quelque chose à dire qui ne l'a jamais été et qui mérite de l'être, pas d'hésitation : son contenu s'impose.

Et avec lui la forme la plus à même de communiquer au lecteur ledit contenu le plus efficacement possible. Tel est l'objectif de la rhétorique depuis toujours, qu'elle soit des plus convenues ou au contraire toute personnelle : ce qu'on entend communément par *style*.

Bien des livres furent écrits ainsi. Et de grands livres...

Mais si notre romancier doute un tant soit peu de lui, s'il ne trouve guère exaltant de développer dans un texte ce qu'il sait déjà, s'il n'a pas peur de plonger dans l'inconnu du langage pour *trouver du nouveau*, pourquoi se bornerait-il à partir d'un contenu préalable au texte, autant dire : d'un *pré-conçu* ?

Sans compter que le préconçu se remet rarement en question de façon spontanée ou par un acte volontaire. *A fortiori* quand on l'estime constitutif de sa personnalité, et garant de sa différence.

Comment dès lors ne pas craindre que notre auteur ne s'appuie toujours sur les mêmes préconçus intouchables, qui induiront les mêmes solutions rhétoriques - si personnelles soient-elles ?

Comment, en d'autres termes, ne réécrirait-il pas indéfiniment le même livre ?

- *Tous les grands auteurs l'ont fait ! Au nom de quoi voudriez-vous qu'il renonce à être lui-même ?*

Il n'y renoncerait pas. A l'évidence. Tout au plus pourrait-il renoncer à s'enfermer dans une image complaisante mais figée de lui-même. Celle que lui renvoie, par exemple, dès ses premières oeuvres, un clergé littéraire iconolâtre en quête, justement, de *grands auteurs*. L'image encore qu'exige de retrouver intacte un lectorat d'emblée satisfait, et qu'elle seule, en sa redondance, est susceptible de fidéliser.

Mais l'auteur peut aussi rester *lui-même* dans le doute. Dans la remise en cause de sa propre icône, vénérée certes par le clergé ou les fidèles, mais pétrifiante. Et - pourquoi pas ? - dans l'exigence de s'en affranchir.

- *Dites-moi que c'est un cauchemar ! Non seulement vous prétendez affranchir le romancier de son identité, mais aussi de son propre public ! Et ce en l'aspirant dans l'une de ces théories fumeuses qui ont jadis failli asphyxier jusqu'au dernier lecteur de romans !*

Non, bien sûr.

D'abord parce que les théories n'ont jamais rien imposé à personne. Tout au plus proposent-elles... Ce qui est proposé, en l'occurrence, n'est pas non plus une contrainte, ni même une hypothèse d'écriture, seulement l'opportunité de commencer par une hypothèse d'écriture - et qu'il aura lui-même choisie - plutôt que par un contenu.

Je dis *opportunité*, d'abord parce que le pari d'une hypothèse formelle inexplorée est assurément moins aléatoire que celui d'un contenu neuf. Aussi parce qu'on se sent plus libre, dans le conflit fatal entre forme et fond auquel s'expose toute écriture, de réviser ou de contester un principe formel, qui ne nous est rien, qu'un contenu préalable auquel nous croyons dur comme fer.

Quant à y perdre son âme, rien à craindre. Il n'est de procédure si contraignante qu'elle ne laisse des choix, ni d'édifice romanesque si solide qu'il ne s'y creuse des brèches par où le cher arbitraire qui nous constitue s'engouffrera, subconscient compris.

Quant à asphyxier le lecteur de romans, là encore peu de risques. Et d'autant moins qu'on a lié la recevabilité de l'hypothèse formelle à sa capacité d'induire en toutes conséquences une intrigue romanesque parmi les plus convenues. D'énigme, de mœurs, d'aventures ou d'amour, tous les genres seront bons qui promettent des réponses aux désirs qu'ils convoquent.

Mieux. Pour peu que les hypothèses choisies induisent, de volume en volume, des genres, des styles et des centres d'intérêt différents, ce sera même à des lecteurs différents que s'adressera le romancier à contraintes. Et non plus au seul cercle d'exégètes - ses semblables, ses frères - qu'on appelle parfois *son public*, pour ne parler ni de chapelle, ni de clients.

- *Et tout ça pour leur proposer un roman de plus, dont vous admettez qu'il sera des plus convenus !*

Un roman de plus qui espère malgré tout l'initier à sa règle génératrice, ce qui n'était pas vraiment convenu.

- *Mais qu'en a-t-on à faire, grands dieux ! d'apprendre au final qu'une lettre a décidé de l'histoire ou qu'un cryptogramme s'y trouve dissimulé !*

Au lecteur, ma foi, de répondre... Mais n'oublions pas que la révélation d'une convention secrète, *a fortiori* d'un cryptogramme, ne peut que remettre en question le sens final d'un texte. Et à travers lui, ça et là, les préjugés qui en ont guidé la lecture.

- *Pauvre naïf ! Comment ne serait-ce pas désormais le lecteur, et lui seul, qui donnera sens au texte ! Votre sens final ? ne doutez pas que chacun en décidera, en dépit que vous en ayez.*

Nul ne songe ici à priver le lecteur libéré de sa chère liberté. Sauf que l'auteur à contraintes n'a jamais voulu, lui, de sens final... Quoi qu'il ait envie de dire, il sait bien que les mots l'obligeront toujours à dire autre chose. C'est même pour cela qu'il s'est gardé de partir d'aucun préconçu auquel il tiendrait.

Le sens final ici contesté n'est donc pas celui qu'il a voulu, mais celui *qu'aura voulu le lecteur*. A tout le moins celui qu'aura voulu sa lecture, guidée par ses propres attentes. Et jusqu'au préjugé favorable qui lui aura fait choisir ce texte plutôt qu'un autre...

Tel qu'il satisfait les attentes lectorales jusqu'à les outrepasser, c'est ainsi le préjugé de lecture qu'outre-passe dès lors le roman à contraintes. A défaut de transmettre son propre point de vue, du moins l'auteur pourra-t-il espérer retourner celui d'autrui...

- *Et vous pensez que le lecteur vous saura gré de remettre en question ce que vous appelez son préjugé !*

Faisons le pari que tous ne s'en indigneront pas... Qu'il en sera même d'assez conséquents pour relire.

Autant la lecture prosaïque d'un roman a besoin d'aller droit aux faits et d'occulter les sens parasites, autant sa relecture est susceptible d'en ranimer les ambiguïtés, les échos, les analogies - ces mobiles du langage... Car il est des rimes et une musicalité pour l'esprit autant que pour l'oreille.

Qui sait si une relecture avertie ne convoquera pas cette musique des réminiscences, à la façon dont enchante un mobile de Calder un changement de lumière ou de vent ?...

Reste pourtant un écueil... Le nom.

Le nom même du romancier à contraintes, s'il est reconnu comme tel, risque non seulement de désamorcer les surprises mais aussi d'induire tant un nouveau préjugé de lecture qu'un lectorat d'initiés.

D'où l'intérêt des pseudos, conformément aux enjeux d'une pratique qui aspire à changer chaque fois de contenus, de genre, de style et de lecteurs...

Suicidaire ? Allez savoir...

S'effacer derrière l'œuvre, c'est encore ce que les dieux réussissent le moins mal...